



**”De l’oxymore d’autrefois au palimpseste d’aujourd’hui :
vie, mort et résurrection du Musée de l’Homme” Revue
d’histoire des sciences humaines n°30, pp : 239-255.**

Fabrice Grognet

► To cite this version:

Fabrice Grognet. ”De l’oxymore d’autrefois au palimpseste d’aujourd’hui : vie, mort et résurrection du Musée de l’Homme” Revue d’histoire des sciences humaines n°30, pp : 239-255.. Revue d’histoire des sciences humaines, 2017. hal-01880495

HAL Id: hal-01880495

<https://hal.science/hal-01880495>

Submitted on 24 Sep 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De l'oxymore d'autrefois au palimpseste d'aujourd'hui : vie, mort et résurrection du Musée de l'Homme

Fabrice Grognet

Dans la foulée de l'inauguration présidentielle¹ du nouveau Musée de l'Homme, une table ronde était organisée conjointement par le Centre Alexandre Koyré et le Muséum national d'histoire naturelle, le 12 décembre 2015. Intitulée « Le Musée de l'Homme. Toute une histoire », cette demi-journée de réflexion ouverte à tous avait pour ambition de revenir sur la vie de celui qu'il convient d'appeler désormais « l'ancien » Musée de l'Homme.

Les échanges, qui avaient lieu au sein du nouvel auditorium « Jean Rouch »², étaient élaborés à partir des réflexions proposées par deux ouvrages, dont la publication coïncidait avec la réouverture du musée. S'adressant à un large public, *Le Musée de l'Homme. Histoire d'un musée-laboratoire*, dirigé par l'historien des sciences et organisateur de la journée, Claude Blanckaert, constituait la base essentielle des propos. Publié aux éditions scientifiques du Muséum national, *Exposer l'humanité : race, ethnologie et empire en France, 1850-1950*³, était également présenté par son auteure, l'historienne américaine Alice Conklin.

En s'inscrivant dans le cadre de la réouverture du musée, la table ronde proposait ainsi un regard rétrospectif sur l'institution renouvelée, tout en permettant, en quelque sorte, de « tourner la page » d'une première époque débutée en 1938 et se clôturant avec la fermeture des salles publiques en 2009.

L'issue même de toute « cette » histoire est en effet déjà connue. Plus de soixante-dix ans après son inauguration, l'exercice du musée se solde par son « démembrement » et le départ en 2003 de ses emblématiques collections ethnographiques, qui constituaient près de 80% des galeries. La concrétisation du projet présidentiel de Jacques Chirac de valoriser les « Arts premiers » en France vient en effet sonner le glas de la première vie du Musée de

¹ Le 15 octobre 2015.

² Du nom de l'ethnologue-cinéaste du Trocadéro.

³ Traduction augmentée de *In the Museum of Man. Race, Anthropology, and Empire in France, 1850–1950*, paru en 2013 aux éditions Cornell University Press.

l'Homme, tout en donnant bientôt naissance à deux nouvelles institutions basées⁴, non seulement sur le fonds de l'ancien laboratoire d'ethnologie du musée du Trocadéro, mais également sur la reconfiguration de deux autres musées créées pendant les années 1930⁵.

Toutefois, que connaît-on de cette « première vie » du Musée de l'Homme, de son avènement, de son quotidien, ou encore des raisons qui ont mené à sa fermeture et à sa renaissance actuelle ? Quels enseignements a-t-on retiré de cette histoire, voire de « l'impasse »⁶ à laquelle le « musée-laboratoire » des années 1930 semble avoir abouti ?

Le Musée de l'Homme n'avait jamais bénéficié jusque-là d'aucun ouvrage sur son histoire, ni pendant ses 70 ans d'exercice, ni même lors de sa fermeture⁷. Certes, une partie de ses origines, avec notamment le passage du Musée d'Ethnographie du Trocadéro (MET) vers le Musée de l'Homme⁸, la biographie de ses principaux créateurs⁹, ou inspireurs¹⁰, ou encore certaines périodes de son histoire – avec notamment le Réseau de résistance¹¹ – a déjà été abordée dans différents ouvrages. Toutefois, ces derniers envisageaient le musée avant tout comme un cadre et non en tant qu'objet d'étude en soi.

Il n'en demeure pas moins que certains jalons peuvent être avancés sans conteste. Le musée a été établi, par l'anthropologue Paul Rivet, pour être à la fois un « centre de recherche et d'enseignement » et un lieu « d'éducation populaire » à travers ses galeries. Ces deux dimensions, que l'on retrouve condensées avec l'expression de « musée laboratoire », fondent alors le principe originel du musée du Trocadéro, inspiré en cela par le fonctionnement du Muséum national d'histoire naturelle, sa tutelle administrative depuis l'origine.

Des générations de scientifiques de renom ont également procuré à l'institution une aura internationale, tant sur le plan de l'ethnologie, que de la préhistoire, ou encore de

⁴ Le Musée du Quai Branly et, dans une moindre mesure, le Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

⁵ Le Musée permanent des Colonies de la Porte dorée (devenu musées des arts africains et Océaniens en 1962) et le Musée National des Arts et Traditions Populaires.

⁶ Serge Bahuchet, 2002 « L'Homme indigeste ? Mort ou transfiguration d'un Musée de l'Homme », in M-O Gonseth, J. Hainard et R. Kaer (dir.), *Le Musée cannibale*, Neuchâtel, MEN, pp : 59-84.

⁷ Il convient de mentionner toutefois la revue *Gradhiva*, « Revue d'histoire et d'archives de l'anthropologie », fondée par Jean Jamin et Michel Leiris et dont le premier numéro paraît en 1986.

⁸ Jean Jamin, 1988, « Tout était fétiche, tout devint totem, préface », in *Bulletins du Musée d'Ethnographie du Trocadéro* (rééd.), Paris, Jean-Michel Place, pp : ix-xxii.

⁹ Christine Laurière, 2008 *Paul Rivet (1876-1958), le savant et le politique*, Nancy, Muséum national d'histoire naturelle (« Publications Scientifiques »).

¹⁰ Nina Gorgus, 2003, *Le magicien des vitrines*, Paris, Ed. de la Maison des Sciences de l'homme.

¹¹ Martin Blumenson, 1977, *Le réseau du Musée de l'Homme. Les débuts de la Résistance en France*, Paris, Seuil ; Julien Blanc, 2010, *Au commencement de la Résistance : Du côté du musée de l'Homme 1940-1941*, Paris, Seuil.

l'anthropologie physique, les trois composantes originelles de la recherche dans ce lieu initialement centralisateur de l'anthropologie française.

Constituant préalablement le fonds de différentes institutions françaises plus anciennes, les collections rassemblées au Trocadéro, puis complétées par celles collectées à travers le monde afin d'établir les « archives de l'humanité », contribueront également à procurer au musée une réputation sans équivalent.

Enfin, ses 5000 m² de galeries permanentes¹² et ses expositions temporaires ont été parcourues chaque année par des milliers de visiteurs de tous âges, rappelant qu'il est l'un des rares musées français placés sous la tutelle du ministère de l'Éducation nationale et non de la Culture.

Toutefois, au-delà de ces repères fondamentaux, certains récits sont parfois venus se surajouter aux faits, brouillant l'image et l'histoire non consignée du lieu.

On affirme couramment qu'il n'y aurait qu'un simple changement de nom entre le MET fondé suite à l'Exposition universelle de 1878 et le Musée de l'Homme prenant place dans le Palais de Chaillot à l'occasion de l'Exposition internationale des Arts et Techniques de 1937. L'illusion est en effet entretenue par Paul Rivet, directeur du MET depuis 1928, mais aussi titulaire de la chaire d'anthropologie du Muséum national. Ne fait-il pas du Musée de l'Homme « l'héritier »¹³ tout désigné du MET ?

Pourtant, moins qu'une continuité, l'avènement du Musée de l'Homme (qui se double de celui du Musée National des Arts et Traditions Populaires) constitue une véritable rupture et une profonde remise en cause de l'ordre patrimonial et épistémologique établi à la fin du XIX^e siècle. La disjonction originelle entre collections anthropologiques et collections ethnographiques, instituant une dichotomie entre la présentation de la *nature* et celle de la *culture* de l'Homme¹⁴, devient caduque. L'anthropologie du Muséum s'en trouve également radicalement transformée, élargissant son programme au point de changer de nom¹⁵, tout en quittant son berceau du Jardin des Plantes. Aussi, le « simple » héritage communément admis

¹² Le Musée de l'Homme actuel comporte 2500 m² de galeries permanentes.

¹³ Paul Rivet, 1938, « Le Musée de l'Homme », *Le Risque*, 10 janvier, pp : 31-32.

¹⁴ La galerie d'anthropologie du Muséum devait présenter l'Homme en tant que « créature » issue de l'histoire naturelle, tandis que le MET l'exposait en tant que « créateur » d'objets culturels.

¹⁵ La chaire d'Anthropologie, créée en 1855 par Armand de Quatrefages, devient la chaire d'« Ethnologie des hommes fossiles et actuels » avec Paul Rivet en 1936.

masque-t-il d'autres dimensions évacuées des mémoires et finalement un véritable « tour de force »¹⁶ de Rivet, bien souvent éludé de l'histoire.

De la même manière, on soutient le plus souvent que le principe du Musée de l'Homme a été remis en cause à partir des années 1960, avec l'avènement concomitant du structuralisme et de l'anthropologie sociale, ainsi que le développement des chaires universitaires. Pourtant, dès 1942, le Musée de l'Homme doit faire face aux actions menées par Marcel Griaule pour le couper de sa tutelle du Muséum national, l'ethnographie voulant alors s'affranchir de l'histoire naturelle¹⁷.

Haut lieu de la Résistance et de l'universalisme encore commémoré tout récemment avec l'inauguration de François Hollande, le Musée de l'Homme conserve dans ses réserves un passé pourtant moins flatteur. Le rappel en 2010¹⁸ de l'exposition en salle publique du moulage et du squelette de Saartje Baartman (plus connue sous le nom de « la Vénus Hottentote »), ou encore la restitution en 2014 du crâne de « l'insurgé kanak » Ataï, sont ainsi venus récemment écorner l'image du musée.

L'histoire est donc en partie à établir, si ce n'est à rétablir et il revenait à Claude Blanckaert d'introduire les échanges par le « regard éloigné » de l'historien.

Car un musée est un condensé d'histoires. Celles des objets et de leurs collectes qui, par un processus de sélection et d'appropriation, se transforment en collections patrimoniales. Celles des partis pris et normes muséographiques, confrontés aux goûts des visiteurs. Et, bien évidemment, celles des hommes et des femmes qui insufflent un sens et finalement une vie, sans lesquels le musée ne serait qu'un cimetière pour objets obsolètes.

Mais, le Musée de l'Homme est plus qu'un conservatoire. Il est aussi le lieu où se sont développées trois sciences – l'anthropologie physique, la préhistoire et l'ethnologie – en lien avec le Muséum national, ce qui surajoute de fait des histoires dans l'histoire. Dès lors, vouloir retranscrire une histoire exhaustive du Musée de l'Homme devient plus qu'une gageure.

Par ailleurs, les récits et discours sur le musée ont, dès sa création, été le fait d'acteurs eux-mêmes engagés dans des moments particuliers de la vie de l'institution, ou du développement des sciences. L'écriture de l'histoire a ainsi bien souvent été orientée, voire s'est faite militante, tandis que comme le rappelle Claude Blanckaert, les faits se « télescopent » plus volontiers qu'ils ne s'enchaînent sur la colline de Chaillot. C'est donc à rebours, en se frayant

¹⁶ Gérald Gaillard, 1989, « Chronique de la recherche ethnologique dans son rapport au Centre national de la recherche scientifique 1925-1980 », *Cahier pour l'histoire du CNRS*, n°3, pp : 85-126.

¹⁷ Gaillard, 1989, *Op cit.*

¹⁸ A l'occasion de la sortie du film « la Vénus noire » d'Abdellatif Kechiche.

un chemin par-delà les mémoires glorieuses ou revanchardes, que peut s'engager une réflexion, devant déjouer l'écueil de la nostalgie d'un « âge d'or », ou encore celui de l'inventaire des « occasions manquées ». Dès lors, le projet s'écarte de « l'album souvenir », nécessairement hagiographique, ou encore de la « biographie d'institution ». L'ambition devient celle d'interroger le musée dans ses missions officielles et fonctions quotidiennes, de dégager les particularismes de ses éléments – « les histoires dans l'histoire » – et leurs impacts sur l'ensemble établi au Trocadéro, sans éluder les tensions, ou encore les inerties. Une ambition que Claude Blanckaert résume en une formule : « un Musée de l'homme comment ça marche ? ».

Cinq questions structuraient le déroulement de la rencontre et permettaient d'ouvrir ainsi les débats, tout en appréhendant autant de facettes devant s'envisager conjointement.

Avec les interventions successives de Christine Laurière et de Fabrice Grognet, les échanges débutaient par un point crucial pour qui veut saisir l'histoire. Le « musée-laboratoire » correspondant à l'ouverture de 1938 se présente en effet aujourd'hui comme une sorte d'oxymore. Comment associer, par exemple, le musée qui « fige » la vie des peuples dans les vitrines de ses galeries dites « permanentes » et le « laboratoire », supposant par définition une dynamique de recherche en continue ? Le temps du musée, maintenant un héritage de l'histoire, est-il compatible avec celui de la science qui avance par ruptures, remettant en cause ses legs ou principes initiaux ?

Et comment faire comprendre que le musée était, selon ses créateurs et animateurs, à la fois « colonialiste et humaniste », « racialisé et antiraciste » ?

La première question introduite par Christine Laurière abordait la situation coloniale originelle : « *L'empire colonial, terrain d'enquête du Musée de l'Homme ?* ».

Bien que ce contexte englobe l'émergence puis le fonctionnement même du musée (ainsi que celui des sciences qu'il héberge) pendant plusieurs décennies, c'est avant tout le rapport colonial de l'ethnographie développée au Trocadéro pendant les années 1930 qui est alors évoqué. L'institutionnalisation de l'ethnographie en France doit en effet beaucoup à l'administration coloniale. Et il suffit de rappeler que l'Institut d'ethnologie (fondé en 1925 par Marcel Mauss, Paul Rivet et Lucien Lévy-Bruhl) de l'Université de Paris a été financé par le ministère des Colonies pour s'en convaincre.

De fait, le « terrain » colonial et le musée métropolitain (incorporant l'Institut d'ethnologie) formaient un système où la collecte tenait « presque lieu de paradigme théorique, en

complément logique de celui du sauvetage ethnographique, de l'ethnographie d'urgence », souligne Christine Laurière.

Le scientifique, à l'image du militaire ou du missionnaire, partait en « mission » dans le but d'archiver et de consigner ce que les deux autres faisaient disparaître. Souvent présentée comme « la fille du colonialisme »¹⁹, l'ethnologie venait-elle « s'innocenter » sur le terrain ? La collecte n'excluait pourtant pas les vols, comme ceux dénoncés en son temps par Michel Leiris. Mais, la finalité revendiquée d'établir un « inventaire encyclopédique du monde »²⁰ justifiait les moyens employés. Que seraient devenus ces objets sans l'action salvatrice de la collecte ? En les extirpant de leur milieu d'origine, la collecte ne les sauvait-elle pas d'un monde voué à changer radicalement et dans lequel ils auraient été condamnés à l'oubli, voire à la destruction ?

« L'urgence » était d'autant plus de mise qu'une concurrence existait également entre les musées des différentes puissances coloniales. Au-delà des enjeux de savoir, la collecte matérialisait finalement des enjeux de pouvoir entre nations.

Socialement, l'ethnographie trouvait également sa pleine légitimité avec la portée pratique, voire idéologique, que lui assignait ses créanciers : aider à administrer d'une manière « plus humaine » les colonies. Car le respect des cultures et des peuples conquis était désormais revendiqué par les dignitaires coloniaux²¹. Officiellement, l'ethnographie française, centralisée au Trocadéro, rejoignait ainsi le credo colonial et son « humanisme civilisateur »²². Pourtant, parler de « Civilisation », n'est-ce pas « joindre à la violence, l'hypocrisie », selon la formule de Clémenceau ? Prétendre éduquer et civiliser des « races attardées » en envahissant leurs terres au nom d'un « devoir des races supérieures », n'était-il pas faire la démonstration d'un paternalisme et d'un universalisme européen-centré, voire la preuve d'un racisme implicite²³ ?

Sur ces questions engageant toute la complexité d'une époque, il convient de ne pas céder au « péché d'anachronisme » et de se dégager de « tout manichéisme [qui] empêche de prendre en compte l'ambiguïté de la situation coloniale »²⁴.

¹⁹ Gérard Leclerc, 1972, *Anthropologie et colonialisme*, Paris, Fayard.

²⁰ Benoit de L'Estoile, 2007, *Le goût des autres, de l'Exposition Coloniale aux Arts Premiers*, Paris, Ed. Flammarion.

²¹ Albert Sarraut, 1931, *Grandeur et servitudes coloniales*, Paris, Editions du Sagittaire.

²² Raoul Girardet, 1972, *L'Idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table Ronde.

²³ Carole Reynaud-Paligot, 2006 *La République raciale, Paradigme racial et idéologie républicaine (1860-1930)*, Paris, PUF.

²⁴ Claude Liauzzu, 2007, *Histoire de l'anticolonialisme en France: du XVIe siècle à nos jours*, Armand Colin.

Concernant l'ethnographie française des années 1930, celle-ci promeut en effet « un colonialisme de gauche qui reprend à son compte l'idée de "mission civilisatrice" et l'oppose à la contestation radicale de l'Internationale communiste », comme le souligne Christine Laurière.

Pourtant, il en va tout autrement dans la pratique. Les déclarations visant à faire de l'ethnographie une science « d'expertise coloniale » resteront une promesse de Gascon : « Le travail de l'ethnologue est ailleurs ; il y a tant à faire pour bâtir la discipline sur des bases solides, accumuler le savoir ethnographique pendant qu'il est encore temps ».

Moins qu'une vitrine de l'Empire colonial, à l'instar du Musée permanent des Colonies de la Porte Dorée, le musée voulu par Rivet aspire avant tout à établir institutionnellement sa vision de ce que doit être une « science de synthèse de l'Homme ».

Par sa volonté de rendre compte des différentes manières de vivre à travers l'histoire de l'humanité, ou encore en raison d'une démarche plus diffusionniste qu'évolutionniste, la science du Trocadéro octroie une égale valeur de témoignage aux différentes cultures et peuples de l'humanité. Avec la plus-value symbolique qu'il confère à ce qu'il expose, le musée procure quant à lui une dignité inédite aux habitants des colonies, en résonance avec « l'humanisme colonial » dont il pourrait être perçu comme le garant institutionnel.

Cet argument arrive toutefois chez Rivet en dernier recours, afin de surmonter notamment les ultimes obstacles s'opposant à son projet, ou encore pour convaincre définitivement les politiques en mesure de le financer.

Aussi, plus qu'une institution voulant s'immiscer dans le projet politique d'une « plus grande France », le Musée de l'Homme espère avant tout profiter de l'ambition coloniale mobilisée pour renforcer les intérêts scientifiques et académiques de l'ethnologie tout juste instituée au Trocadéro.

Si le contexte colonial peut brouiller aujourd'hui la lecture des objectifs originels, l'antiracisme qui anime alors le musée du Trocadéro peut lui-aussi poser question pour qui parcourt les photographies des galeries de 1938. Le musée serait-il passé, au cours de son histoire, « *de la race à l'antiracisme ?* ».

De prime abord, les galeries consacrées à l'anthropologie physique et introduisant la visite, peuvent « non seulement paraître obsolètes, mais surtout proposer un ordre de présentation implicitement tendancieux », souligne Fabrice Grognet. Ces galeries définissent en effet dans un premier temps la légitimité scientifique du concept de « race », puis proposent une classification naturaliste, où les « races actuelles » succèdent aux « races fossiles » dans une

litanie de squelettes, menant des « races préhistoriques » aux « races blanches », en passant par les intermédiaires « noires » et « jaunes ». Faut-il y voir la démonstration « par l'objet » d'un évolutionnisme implicite, concordant avec l'ethnocentrisme racialiste développé par l'idéologie coloniale ?

Cette galerie, donnant toute légitimité à l'idée de « race », est d'autant plus importante pour appréhender le musée que la « race » constitue alors le concept fédérateur entre les trois sciences réunies au Trocadéro pour former la « science de l'Homme » défendue par Rivet.

Toutefois, les images en noir et blanc retranscrivent mal, voire trahissent, aujourd'hui la modernité muséographique et l'intention recherchée à l'époque. En présentant de manière pédagogique la démarche classificatoire de l'anthropologue confronté à la diversité humaine, la première section du musée vise à instaurer « une mise au point de nos connaissances particulièrement nécessaire aujourd'hui, alors que la notion de race est employée à tort et à travers de la façon la plus confuse », souligne Jacques Soustelle, alors sous-directeur du musée. C'est donc en pleine conscience des enjeux que Paul Rivet et ses équipes, également engagés dans la publication de la revue *Races et racisme*²⁵, établissent les salles du musée.

Si les artisans de ce dernier sont des militants²⁶, le musée se doit quant à lui, selon le principe imposé par Rivet, d'offrir au visiteur une vision strictement scientifique. Autrement dit, le musée ne dénonce pas frontalement dans ses vitrines les classifications racistes. Il présente en revanche une classification naturaliste, certes classique, mais qui insiste sur l'origine commune de l'humanité, les « métissages » entre « races fossiles » lors de la préhistoire et les « brassages » historiques de populations, qui interdisent de parler de « races pures » contemporaines. Qu'elles soient « fossiles » ou « actuelles », les races sont envisagées comme autant de produits de l'histoire humaine, que les longs couloirs formant l'espace des galeries obligent toutefois à présenter de manière successive²⁷. Et dans cette histoire de l'humanité, ni la « race juive », ni la « race aryenne » ne figurent, puisqu'elles n'existent ni l'une, ni l'autre. C'est donc avec une « lecture tout à la fois *en plein*, mais aussi *en creux* », qu'il faut saisir cette galerie d'anthropologie qui dépoussière, voire se défait, de certains éléments de l'héritage du Jardin des Plantes.

Toutefois, si l'on veut juger de l'antiracisme du musée, il convient de prendre en compte la totalité de son parcours, la « galerie des races fossiles et actuelles » ne constituant que le

25 Régis Meyran, 2000, « Races et racisme. Les ambiguïtés de l'antiracisme chez les anthropologues de l'entre-deux-guerres », *Gradhiva*, n° 27, pp : 63-76.

26 Paul Rivet est notamment le fondateur avec Paul Langevin et Alain du Comité de vigilance des intellectuels antifascistes.

27 Ce qui n'est pas sans conséquence interprétative.

préambule chargé de permettre au visiteur de distinguer les notions de « race », de « peuple » et de « nationalité », que les idéologues superposent alors à des fins racistes.

Dans l'aile courbe du bâtiment, avec la « section ethnographique », partie majeure du parcours, les continents s'enchainent ainsi que la présentation des différentes cultures qui ne connaissent pas encore la mise en place des Etats-nations ou les conséquences du colonialisme. Et dans ces vitrines, où l'ordre ne prédétermine en rien une évolution chronologique, l'altérité – dans l'espace mais aussi dans le temps²⁸ – est restituée avec les productions matérielles jugées comme étant les plus caractéristiques. Idéalement, l'objet ethnographique, commenté par le scientifique, « cesse d'être une bizarrerie exotique » selon la formule d'André Leroi-Gourhan et devient le « témoin » objectif de pratiques culturelles dignes d'être étudiées et conservées.

La salle des « Arts et Techniques », dernière salle du parcours, regroupe quant à elle les instruments de musiques, les costumes de spectacles et les objets usuels, montrant les techniques employées à travers le monde par les hommes confrontés à des enjeux communs. C'est ici que réside la conclusion du message du musée. Le parcours s'achève en effet sur « l'égalité entre la main noire, jaune ou blanche » et souligne finalement, « la participation de tous les peuples aux progrès de la Civilisation », selon la conception de Rivet.

Dans un contexte de montée des nationalismes et des tensions internationales, le musée participe, à sa manière, à promouvoir des valeurs d'égalité et de paix. Ainsi, apparaît « l'antiracisme racialiste » du Musée de l'Homme, sans doute conforme à « l'humanisme colonial » développé par l'Etat, mais allant surtout à l'encontre du sens commun de l'époque. Un antiracisme qui ne vise pas à nier l'existence des « races », mais bien à combattre l'idée – voire l'erreur scientifique et l'injustice morale – d'une éventuelle inégalité entre elles. En ce sens, l'antiracisme du musée est pleinement de son temps, reprenant celui se mettant en place au tournant du XX^e siècle et s'affirmant dans les années 1930, contre le nazisme qui dresse une hiérarchie au sein des « races blanches » prétendument « supérieures ».

Aussi, si l'on doit relever une ambiguïté, voire un anachronisme, c'est plutôt dans le fait que cette présentation fera long feu, à l'exception notable de la suppression des crânes des types raciaux des vitrines de la section ethnographique. Pourtant, la science et le monde étaient-ils

²⁸ Si le Musée de l'Homme de 1938 propose de faire « le tour du monde en deux heures », ce n'est pas tant le présent culturel des peuples des différents continents qui y est présenté que la recherche, dans un passé plus ou moins proche (suivant les zones géographiques concernées), de la diversité des « races » et de l'originalité de leurs productions culturelles. Ainsi, l'Amérique du nord n'est vue qu'au travers des Indiens, les migrants européens et les descendants d'esclaves africains étant quant à eux éludés.

les mêmes après la Seconde guerre mondiale, notamment suite au Procès de Nuremberg²⁹? Les successives *Déclarations sur les races* de l'Unesco³⁰ n'invitaient-elles pas également à revoir la question de l'antiracisme ?

Ce ne sera qu'au milieu des années 1970 que la cohorte des squelettes présentant les supposées « races » disparaîtront et que, l'esclavage, le colonialisme, les totalitarismes et en particulier le nazisme, seront clairement nommés et dénoncés. En mettant en avant l'unité de l'espèce humaine et l'inanité des typologies communément admises avec les travaux de la génétique des populations, le musée entre alors en résonance avec le discours de l'Unesco aspirant, à partir des années 1950, à ce que la science permette de fonder un principe d'égalité universelle des peuples. Dès lors, le principe moral d'égalité est associé à la démonstration du caractère homogène de l'espèce humaine sur le plan biologique, ce qui fonde le nouveau positionnement antiraciste du Musée de l'Homme.

Aujourd'hui, avec « la démonstration par les arts » d'une égale dignité entre les peuples, une partie de l'antiracisme initial du Trocadéro se retrouve au Quai Branly.

Toutefois, quel est désormais le positionnement du nouveau Musée de l'Homme ? Saura-t-il aller au-delà, voire se défaire, du « piège redoutable »³¹ établi après-guerre entre antiracisme et science biologique ?

A travers la question de l'antiracisme, c'est finalement la portée sociale du « musée laboratoire » qui est abordée. Or, selon ses créateurs, le Musée de l'Homme se doit d'être plus qu'un centre de recherche. Il entend être conjointement un centre « d'éducation populaire ». Toutefois, ce double objectif interroge nécessairement. Entre « *Arts, science, éducation : quelles ambitions et quels publics pour le Musée de l'Homme ?* ».

Comme le souligne d'emblée Christelle Patin, le rôle que tient à tenir originellement le musée comporte une ambition éminemment politique et militante. Le musée voulu par Rivet est en effet « investi d'une mission civique et politique constitutive de sa raison d'être ». Tandis que le « Front populaire » arrive au pouvoir, il s'agit d'établir « un musée de l'Homme pour l'homme », selon la formule de Georges-Henri Rivière, l'artisan de la refonte muséographique du MET, et de servir à l'éducation du peuple, renouant ainsi pleinement avec l'idéal révolutionnaire qui avait engendré les musées nationaux.

²⁹ Si le Procès de Nuremberg institue un impératif moral et introduit la notion de « crime contre l'humanité », il ne règle pas toute la question du racisme. Les vainqueurs de la guerre ne rompent pas avec leurs pratiques ségrégationnistes ou coloniales et le Procès vient surtout mettre un terme à une hiérarchie au sein des « races blanches ».

³⁰ Publiées en 1950, 1951, 1964, 1967 et 1969.

³¹ Wiktor Stoczkowski, 2006, « L'antiracisme doit-il rompre avec la science ? », *La Recherche* n°401, pp. 45-48.

Et de fait, le Musée de l'Homme se distingue des autres musées. Les espaces de visite sont conçus en prenant en compte le public selon les principes novateurs de la muséologie, jeune science de la technique d'exposition. Conservatoire et centre de recherche en coulisses, le musée ambitionne d'être un véritable lieu d'interprétation des collections et des données scientifiques, inspiré en cela des expériences les plus novatrices des musées étrangers.

Mais, le Musée de l'Homme entend être plus qu'une institution moderne délivrant une classique leçon dispensée par les scientifiques. Il se doit d'être un instrument d'émancipation sociale.

Toutefois, « comment coordonner la nécessaire adaptation du musée aux classes populaires et faire en sorte que celles-ci soient intéressées par la visite et démystifient cette pratique ? ». La mise en place du musée rejoint celle de l'Association Populaire des Amis des Musées (APAM), dont Rivet est aussi l'un de membres fondateurs. Son but est non seulement de susciter la rencontre entre le public le plus large et le monde encore trop élitiste des musées, mais surtout d'« ouvrir les portes de la culture » et d'en donner l'accès.

Aussi, comme le souligne Christelle Patin, deux axes commandent l'inscription sociale du musée. Dans la lignée des convictions politiques de Paul Rivet, il est conçu comme un « outil de lutte de classes », afin de structurer le libre arbitre. Et il s'élabore conjointement comme un « outil de pacification », luttant contre le racisme et l'antisémitisme. Diffuser la culture par-delà les déterminismes sociaux et donner à voir un humanisme à visée universel, telle est bien la double ambition originelle du « musée laboratoire » du Trocadéro.

Seulement, le musée est-il le meilleur vecteur pour démocratiser la culture, voire pour peser sur l'histoire en cours ? D'autant que ces ambitions sont contrariées (avant même l'ouverture) en raison d'un manque de soutien budgétaire de la part du ministère de l'Education nationale, qui conditionnera longtemps la vie du musée.

Toutefois, chaque institution culturelle est confrontée quotidiennement au même questionnement : « comment donner envie à un public néophyte de venir, tout en conservant l'intérêt des connaisseurs ? Et comment vulgariser des savoirs par la lecture de l'objet, sans en dénaturer le contenu ? ».

Dans le cas du « musée-laboratoire », une autre question fondamentale vient se surajouter : où se situe l'adéquation entre la recherche et les goûts des visiteurs ? Toute nouvelle étude est-elle susceptible d'intéresser un large public ? Faut-il suivre les attentes de celui-ci ? Les expositions se doivent-elles de suivre l'actualité et laquelle ? « Celle du retour de collecte des missions, de la science, de la société, de la mode » ?

D'autres questions concernant la mise en exposition apparaissent également au cours du temps. Christelle Patin souligne en effet qu'avec le « processus de mondialisation et la reconnaissance des "peuples autochtones" comme des ayant droit à l'interprétation des objets culturels », une vision élargie du public se développe aujourd'hui. Cette problématique se cristallise notamment autour de « l'exposition des restes humains, tantôt dépouille mortelle, ancêtre universel, personnage historique ou élément anonyme d'une population ».

Dès lors, l'institution culturelle et scientifique est confrontée à la question du rôle et de la place accordés, non pas comme autrefois à la notion floue de « large public », mais bien « aux publics » désormais recensés et analysés par des enquêtes³², voire aux populations directement concernées par le discours même du musée. Dans quelle mesure sont-ils des acteurs de la vie du musée ?

A la logique patrimoniale, culturelle et scientifique s'ajoute désormais une dimension relationnelle allant au-delà des visiteurs concrets du musée et qui engage l'éthique de l'institution sur le plan international.

Si le Musée de l'Homme de 1938 entend être un centre « d'éducation populaire » voulant pleinement s'inscrire dans la société de son temps et participer à l'éveil des consciences, c'est qu'il détient alors la légitimité pour tenir ce rôle. Il peut en effet s'appuyer sur un « laboratoire », une chaire, des collections, une bibliothèque, un enseignement et finalement sur une tradition scientifique liée au Muséum national d'histoire naturelle.

Toutefois, le musée originel est avant tout l'institution d'une science de synthèse de l'Homme – l'ethnologie – voulue par un homme, Paul Rivet. Aussi, le Musée de l'Homme est-il le « creuset de l'ethnologie ou un laboratoire interdisciplinaire ? ».

L'intervention d'Arnaud Hurel nous invite à repenser les fondements scientifiques du musée et à envisager ce dernier, « non seulement comme un lieu, mais aussi comme un projet ».

Entretenu par Rivet depuis les années 1920, ce projet « annonce s'établir sur la domination d'une science souveraine : l'ethnologie ». Le dessein institutionnel de Rivet est en effet global et totalisant. Il comprend la reprise des collections anthropologiques et de préhistoire du Muséum, celle du lieu et des collections du MET, le regroupement des sociétés savantes, l'administration et les cours de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Paris, une

³² Ce n'est qu'au cours des années 1990, avec l'exposition « Tous parents, tous différents », que sont menées les premières études sur les représentations des publics au Trocadéro. La question des « publics » et son traitement scientifique seront véritablement développés dans les années 2000.

bibliothèque et une photothèque concentrant les documents de l'anthropologie française, l'organisation de conférences (parfois radiodiffusées), de missions, d'expositions,...

Le « musée laboratoire » constitue ainsi un centre de recherche, d'enseignement et de documentation, qui ne laisse que peu de place pour d'autres institutions, voire qui les phagocyte. Et de fait, le programme ethnologique qui s'établit au Trocadéro, avec la légitimité procurée par l'étude des collections et la visibilité engendrée par les galeries publiques, constituent un « laboratoire-musée » qui s'impose d'emblée comme figure de proue du dispositif institutionnel français.

Si Rivet défend la solidarité profonde qui unit chaque branche de la « science de l'Homme »³³, le musée organise quant à lui en galerie la cohabitation des disciplines, plus que leurs liaisons. Le parcours établit en effet la place relative de chacune des trois grandes sciences convoquées au Trocadéro, que sont la préhistoire, l'anthropologie physique et l'ethnographie. En ce sens, le Musée de l'Homme se caractérise plus par sa pluridisciplinarité que par son interdisciplinarité et par la juxtaposition des points de vue, plus que par leur articulation. D'ailleurs, comment problématiser les deux polarités que sont la diversité biologique et la diversité culturelle de l'Homme ? Le recours au concept de « race » ne pouvait être qu'un pis-aller.

Toujours est-il qu'en 1938, le Musée de l'Homme se dresse sur la colline de Chaillot, à la fois comme « centre de coordination » de l'ensemble du dispositif épistémologique et patrimonial existant, et en tant que « point d'ancrage » pour les initiatives à venir.

Pourtant, ainsi que le souligne Arnaud Hurel, la création du Musée de l'Homme ne s'établit pas sur une large mobilisation de la communauté scientifique. Projet contesté, notamment au sein du Muséum par le paléontologue Marcellin Boule, il repose « sur une série d'actes décisifs, initiés ou mis en forme par Rivet, dans un temps et un cadre donné, avec un vrai sens de la décision et du tempo des institutions scientifiques et des pouvoirs politiques », qui le verront finalement s'imposer.

Seulement, le Musée de l'Homme ne se remettra jamais de la reconfiguration du dispositif scientifique institutionnel français de l'après-guerre. Et de dominant, il glissera peu à peu vers le statut de marginalisé.

Dès lors, non seulement la question de la capacité du projet à survivre à son créateur se pose, mais également celle de sa nature. N'était-il pas avant tout un projet politique, « relevant de la

³³ A l'instar de l'humanité, l'ethnologie est « une est indivisible » pour Rivet. Elle comporte l'étude des groupes humains, tant au niveau de leur histoire naturelle, culturelle, sociologique, que linguistique.

politique culturelle, de la politique scientifique nationale, de la politique interne au Muséum, voire de la politique au sens politicien du terme »?

Le « musée-laboratoire » aurait-il été plus défini par ses collections que par un objet et « moins par des concepts que par des mots d'ordre »³⁴ ?

Coïncidant avec la récente transformation du MNATP en MuCEM, ou encore avec l'approche des dix ans du MQB, les réflexions et les échanges invitaient inévitablement, non seulement à un bilan d'exercice du premier Musée de l'Homme, mais également à un état des lieux plus large. En 2015, « *quel Homme dans quel paysage muséal ?* », interroge Wolf Feuerhahn, dernier intervenant de la journée.

Suite à la réorganisation des musées engendrée par la volonté présidentielle de valoriser les « arts premiers » au milieu des années 1990, le paysage parisien des musées se présente en effet « comme un palimpseste ».

Dès lors, la réouverture du Musée de l'Homme pose la question de comment se sont reconfigurés, au cours des vingt dernières années, les musées anthropologiques parisiens créés dans les années 1930 et qui réorientaient déjà eux-mêmes la répartition initiale des collections de la fin du XIX^e siècle. Qu'espérait-on modifier et qu'a-t-on finalement changé ? Et, dans cet ensemble reconfiguré, comment vient s'insérer à présent le nouveau musée ?

Au regard de l'histoire, on constate que chaque réforme opérée n'efface pas nécessairement la précédente et que par conséquent, « le nombre des musées croît ». Aussi, dans le jeu de miroir qui lie le Quai Branly au Trocadéro, sans doute n'est-il pas inutile de rappeler que le nouveau visage du Musée de l'Homme n'aurait pas dû être celui que vient d'inaugurer le Président Hollande. Et que le « Musée des Arts Premiers » voulu par son prédécesseur, Jacques Chirac, n'aurait quant à lui jamais dû être au Quai Branly. Initialement, il s'agissait de créer un « Musée de l'Homme et des Arts premiers », qui devait correspondre au rassemblement, dans l'aile Passy du Palais de Chaillot, des collections du Musée National des Arts Africains et Océaniens de la Porte Dorée avec celles du laboratoire d'ethnologie du Musée de l'Homme. Un nouveau Musée de l'Homme, n'envisageant que les seules collections ethnographiques, était donc prévu à l'horizon 2001, ainsi que l'entrée au Louvre des « Arts premiers ».

Ce n'est donc pas sans une certaine ironie que le musée pluridisciplinaire du Trocadéro, celui par qui, en quelque sorte, tout a commencé et qui aurait dû disparaître, vient, avec sa

³⁴ Jamin, 1989, *Op. Cit.*, p. 291.

renaissance, clôt le mouvement engendré par l'avènement institutionnel des « arts premiers ».

Toutefois, si l'ensemble des musées parisiens se présente comme un palimpseste, force est de constater que le phénomène se vérifie avec d'autant plus d'évidence en ce qui concerne le nouveau Musée de l'Homme. Ce dernier reprend en effet un emplacement connu, mais profondément remanié sur le plan architectural. Son fonds de collections a quant à lui été dans un premier temps retranché (départ du fonds ethnographique), puis augmenté pour la réalisation des galeries (nouvelles collectes, dépôt de particuliers ou de différents laboratoires du Muséum). De même, s'il conserve toujours son principe originel de « musée laboratoire », l'ethnographie est officiellement partie, tandis que l'éco-anthropologie, issue d'une tradition amorcée dans les années 1930 par Auguste Chevalier avec « l'agronomie coloniale » au Jardin des Plantes, arrive. Sur le plan éditorial, le nouveau musée, soutenu médiatiquement par le ministère de l'Ecologie et qui ouvre dans le cadre des manifestations annonçant la Conférence internationale sur le climat (COP 21) organisée en France, a pour nouvelle ligne éditoriale les rapports Homme/ Nature, dans la continuité du discours de la Grande Galerie de l'Evolution, où l'Homme est traité comme un « facteur d'évolution » depuis 1994.

Seulement, au cours de ces vingt dernières années, ce n'est pas seulement le Musée de l'Homme qui a changé. C'est le monde des musées scientifiques dans son ensemble, comme le rappelle Wolf Feuerhahn. Originellement basés sur la mission de conservation, les musées se définissent aujourd'hui comme des institutions avant tout culturelles, où la mission de diffusion est, si ce n'est prédominante, à tout le moins, la plus attendue socialement. Et il ne s'agit plus de présenter la science à la manière d'un livre ouvert, mais bien d'en produire un spectacle, « à l'instar de la grande galerie du Muséum et de sa parade des animaux qui symbolise les réformes des années 1990 ».

Le Musée du Quai Branly est en grande partie né de cette volonté et s'est constitué comme une alternative au modèle du musée scientifique proposé en son temps par le Trocadéro. Il s'agissait de faire non seulement « sans la béquille de l'ethnologie », mais surtout d'établir une institution avant tout culturelle et patrimoniale, en contradiction avec le principe même du « musée laboratoire » des années 1930 s'adossant à un centre de recherche fondamental³⁵.

Dès lors qu'à Branly, établissement érigé comme le nouveau *parangon* à suivre pour les musées dits « de civilisations », la recherche est désormais appliquée aux fonctions du musée

³⁵ Voir Anne-Christine Taylor, in Nicolas Michel, « Musée du Quai Branly : entre passion et interrogations », 29 juin 2011, <http://www.jeuneafrique.com/190959/economie/mus-e-du-quai-branly-entre-passion-et-interrogations/>

et à ses besoins de dynamisme culturel, quel est le sens d'un nouveau « musée laboratoire » au Trocadéro? Est-il à contre-courant, comme l'était déjà le premier Musée de l'Homme³⁶ ?

Et quel est l'intérêt pour les scientifiques d'être dans un musée plutôt que dans le laboratoire d'une université ? La visite dans un « musée laboratoire » est-elle différente de celle proposée par le Quai Branly, ou encore par la Cité des sciences ?

Finalement, « que va changer le retour d'un nouveau musée de l'homme sur la scène parisienne, nationale et internationale ? »

A bien des égards, les échanges reprenaient ainsi les trois questions fondamentales qui ont présidé à l'élaboration du nouveau parcours muséographique : « Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ? ». Proposé en son temps par Paul Gauguin, ce questionnement anthropologique par excellence peut en effet tout aussi bien s'appliquer au nouveau musée qui le propose.

Depuis 1938, le musée apparaît, dans toute sa matérialité, comme une évidence, avec son implantation délimitée dans l'aile Passy du Palais de Chaillot, ses galeries, ses collections, ses chercheurs et ses publics. Et dans les discours, l'expression de « musée-laboratoire » tient lieu de formule pratique, voire incantatoire, pour le définir.

Pourtant, cette réalité se trouble lorsque l'on aborde, non seulement la raison d'être du musée, mais aussi sa manière d'être. Quel est son mécanisme et quel est le lien et le liant entre les trois fonctions principales qui incombent à tout musée : la conservation, la recherche et la diffusion au public ?

La table ronde n'avait bien entendu pas vocation à épuiser l'étendue des différentes facettes de l'histoire et le format même de cette demi-journée était inévitablement trop court pour apporter des réponses définitives aux questions soulevées. Il n'en demeure pas moins que de nombreuses pistes fécondes et inédites ont été proposées et que le livre dirigé par Claude Blanckaert constitue désormais une base d'analyse qui pourra également susciter de nouveaux travaux.

Cependant, ce travail sur l'histoire d'un musée qui entame à présent une deuxième vie n'est pas qu'une affaire de spécialistes de l'histoire des sciences et des institutions culturelles. Il

³⁶ Voir Bahuchet, 2002, *Op. cit.* ; Fabrice Grognet, 2013, « La réinvention du Musée de l'Homme au regard des métamorphoses passées du Trocadéro », in F. Poulard, C. Mazé et C. Ventura, *Les musées d'ethnologie, culture, politique et changement institutionnel*, Paris, CTHS, pp : 37-70.

concerne plus encore ceux qui sont amenés à faire vivre à leur tour ce musée. Quelle serait en effet la valeur d'un conservatoire, consignait scrupuleusement les histoires des objets qui lui sont confiés, mais qui serait amnésique de sa propre histoire et anosognosique de son trouble ? Chaque institution encourt ce risque quand la mémoire des anciens n'est pas transmise aux générations suivantes. Or, l'héritage s'est-il maintenu au cours du passage du premier au nouveau Musée de l'Homme ?

Le paléoanthropologue Yves Coppens, ancien directeur du Laboratoire d'anthropologie, a certes été mis à contribution pour incarner médiatiquement la figure du « passeur de témoin ». De même, le musée revendique une filiation qu'il entend perpétuer, non seulement par la reprise (discutée un temps par les tutelles) du nom donné en 1937, mais aussi par la dénomination d'espaces en référence aux « anciens »³⁷.

Toutefois, comme l'a souligné Arnaud Hurel à l'occasion de cette rencontre, l'histoire, « avec sa symbolique et son imaginaire », est ici institutionnellement mobilisée, voire revisitée. Un nouveau Panthéon voit le jour, marquant les valeurs défendues hier et revendiquées aujourd'hui. Aux détours des couloirs, on découvre ainsi les salles « Marcellin Boule », ou encore « Auguste Chevallier ». L'actuel musée incorpore alors dans une nouvelle généalogie, l'adversaire de jadis (Boule), ou l'initiateur d'une autre manière d'envisager l'ethnographie au sein du Muséum (Chevallier) et avec laquelle les passerelles resteront longtemps inexistantes. Moins qu'un mythe, c'est donc une nouvelle légende institutionnelle qui s'écrit sur et dans les murs du musée.

Mais, celui-ci entend également marquer sa différence avec l'aîné qu'il remplace, comme l'indiquent, tant « l'inauguration présidentielle » (termes habituellement réservés aux nouveaux musées), que le slogan de l'affiche produite au moment de l'ouverture : « l'Homme évolue. Son musée aussi ».

Au sein du « laboratoire », la génétique et l'éco-anthropologie sont venues s'associer à la préhistoire, seule science encore présente parmi les trois appartenant au musée fondé par Rivet. En galeries, le musée est passé de la présentation de l'Homme « originel » – d'avant le « monde moderne » censé être engendré par le colonialisme « civilisateur » – à l'Homme « d'aujourd'hui », inquiet de l'emprise qu'il exerce sur son environnement et s'interrogeant finalement sur le bien-fondé du « progrès » qui a conduit au monde que nous connaissons. En

³⁷ L'atrium « Paul Rivet », l'auditorium « Jean Rouch », ou encore le Centre de ressources « Germaine Tillion », relèvent de cette logique.

ce sens, le Trocadéro actuel n'est plus le musée d'une approche scientifique correspondant à une « école d'optimisme »³⁸, comme l'était autrefois l'ethnologie envisagée par Rivet.

Le nouveau musée permet néanmoins de conserver et d'exposer le thème des origines et de la préhistoire de l'humanité et celui de l'histoire de sa diversité biologique, autant de dimensions perdues par les institutions parisiennes depuis la fermeture du premier Musée de l'Homme.

Aussi, comme son prédécesseur, le nouveau musée engendre la redéfinition des sciences de l'Homme au sein du Muséum national, à l'heure des rapprochements institutionnels au sein des institutions dépendantes des ministères de l'Education nationale et de la Recherche, tant au niveau de la recherche (Sorbonne Universités)³⁹, que dans le domaine de la diffusion (Universcience)⁴⁰. Et, comme en 1938, le nouveau Musée de l'Homme est aussi une manière pour le Muséum national de se repositionner dans le champ institutionnel français.

Dès lors, « tout change et rien ne change »⁴¹, comme l'avait annoncé Thomas Grenon, directeur du Muséum national d'histoire naturelle au moment de l'anniversaire des 75 ans du musée.

De fait, par un retournement inattendu, le musée « endormi » et le laboratoire en perte de vitesse depuis les années 1970, renaissent conjointement pour proposer le dernier né des musées français d'anthropologie, voire une alternative à ce qu'ils sont devenus.

Et force est de constater que le nouveau musée rencontre la curiosité et l'enthousiasme du public, comme le montrent les 6000 visiteurs venus le samedi 17 octobre, jour de réouverture du musée⁴².

Toutefois, tant le moment de la parution de l'ouvrage dirigé par Claude Blanckaert, que celui de cette demi-journée consacrée au passé du « musée-laboratoire », posent la question de la place que l'on a accordé à l'histoire au cours du processus qui a mené à la réinvention du Musée de l'Homme. Alors que la métempsychose s'achevait, n'est-on pas parti sur les traces du passé dans un but plus commémoratif qu'exploratoire ? Pour reprendre la métaphore des questions abordées par le nouveau parcours muséographique, n'a-t-on pas voulu répondre à la question « où allons-nous ? », avant de se demander « qui sommes-nous » et « d'où venons-nous » ?

³⁸ Jamin, 1989, *Op. cit.*

³⁹ Composée de onze membres institutionnels, dont le Muséum national.

⁴⁰ Regroupant le Palais de la découverte et la Cité des sciences et de l'industrie.

⁴¹ Florence Evin, « Les lumières neuves du Musée de l'Homme », in: *Le Monde week end*, 28.6.2013, http://www.lemonde.fr/culture/article/2013/06/28/les-lumieres-neuves-du-musee-de-l-homme_3438294_3246.html (2.03.2016).

⁴² 100 000 visiteurs sont venus pendant le mois suivant la réouverture.

Il ressort pourtant des différents échanges que le Musée de l'Homme a été, dès son origine, un lieu traversé par des logiques distinctes et des temporalités différentes. Concernant tant les acteurs, les disciplines scientifiques, ou encore les missions de l'institution, ces écarts ont souvent freiné, voire entravé la mise en place de relations et de coopérations au sein du « musée-laboratoire ». Au cours de cette présentation de l'histoire du musée pluridisciplinaire du Trocadéro, il a été en effet plus souvent question de juxtapositions que de liaisons, de frictions plus que de coordinations. Autrement dit, c'est l'idée, voire l'utopie même d'un « musée laboratoire » qui étaient au cœur des débats, avec ses tensions conjoncturelles, voire ses inerties structurelles.

Comme à ses débuts, tout le défi du nouveau « musée-laboratoire », où s'entrecroisent toujours trois sciences et autant de missions muséales fondamentales, est d'établir des synergies à l'intérieur du Palais de Chaillot. Car, l'histoire du premier Musée de l'Homme l'a déjà montré : le rapprochement physique au sein d'un même lieu ne suffit pas et des liens trop prégnants entre recherche et musée peuvent conduire à un vieillissement prématuré de l'institution⁴³.

L'enjeu est donc de fonder et d'entretenir au quotidien un mouvement d'ensemble, sans que chaque fonction ne se replie sur elle-même et que le « musée-laboratoire » ne finisse par recouvrir autant de réalités que de sciences ou de missions.

Car les musées, naissent, vivent, se rénovent, et parfois meurent. C'est ce que nous rappelle aujourd'hui la renaissance du Musée de l'Homme.

⁴³ Sur ce point, le destin du Musée de l'Homme instauré par Rivet est à rapprocher de celui du Palais de la Découverte, créé par Jean Perrin au même moment et avec des finalités similaires.